NOTES ET COMMUNICATIONS

I

A PROPOS D'UN TEXTE PARALLÈLE DE MACROBE ET LYDUS
LA DOCTRINE ASTROLOGIQUE
DE LA « COLLABORATION DES ASTRES »

Je désire présenter ici quelques observations concernant l'origine et les sources du passage de Lydus parallèle au texte de Macrobe (*Comm. in somn. Scip.*, I, 27) cité par le Père Paul Henry dans son récent article de la *Rev. des ét. lat.* (ci-dessus, p. 167 et suiv.).

1) La présence du groupe *uis* + *potestas* dans le texte de Macrobe en regard du grec δυνάμει ἢ ἐξουσίᾳ prouve, à mon avis, mieux que tous les arguments du P. Henry que l'original est latin et que c'est Lydus qui traduit, car, tandis qu'en latin les deux mots en question forment un groupe constant, en grec ces deux mots (δύναμις-ἐξουσία) ne sont accolés que rarement, le plus souvent pour rendre l'expression latine citée.

2) Le texte grec est rythmique : l'auteur observe la loi de W. Meyer. Quand les nécessités rythmiques l'y obligent, il n'hésite pas à modifier l'ordre des mots : τῇ ἀνθρωπίνῃ δοκοῦσι ζωῇ. Il est bien dommage que le P. Henry n'ait pas remarqué cette particularité; elle lui aurait permis de résoudre la question de l'authenticité du texte, qu'il soulève peut-être un peu imprudemment. D'après ce qu'on sait du grec de Planude et du grec de Lydus, j'incline pour l'attribution à ce dernier.

3) Il n'est pas prouvé, à mon sens, que le modèle de Lydus soit le texte de Macrobe : *a*) il y a des latinismes dans le texte grec, mais ces latinismes ne concordent pas absolument avec le texte de Macrobe : il y a bien καλῶς μετὰ τῶν φώτων ἑνοῖ καὶ συνάπτει qui correspond à *cum luminibus bene iungit ac sociat*, mais il y a aussi quelques lignes plus loin συμβιβάζει μετὰ τῶν φώτων que ne peut expliquer la comparaison avec le texte latin : *applicat... ad lumina*. Il s'agit, par conséquent, non d'une imitation servile, mais bien d'une particularité du style de l'auteur grec. Or Lydus, dans son ouvrage sur les magistratures romaines (le seul sur lequel je puis me prononcer en connaissance de cause pour l'avoir lu d'un bout à l'autre) a aussi pas mal de latinismes, mais là encore la ques-

tion des sources latines se pose à nouveau. — *b*) D'autre part, ὁ τοῦ Διὸς... ἀστὴρ σὺν ἡλίῳ λυσιτελέστερός ἐστι n'est pas un latinisme (correspondant à *accommodatior cum sole*), ainsi que le prétend le P. Henry (p. 168). En effet, pour prétendre qu'il y a latinisme, le P. Henry imagine que la construction correcte aurait dû être (avec le comparatif λυσιτελέστερος) le datif *sans préposition*. Telle est, en effet, la construction des adjectifs grecs qui indiquent l'utilité (ὠφέλιμος, etc.). Je ne l'ignore pas, mais ici le texte ne signifie pas « plus utile au soleil », comme le croit le P. Henry (car alors il eût fallu construire ἡλίῳ sans préposition).

S'il en était ainsi le texte latin correspondant serait également critiquable[1]. En réalité σὺν ἡλίῳ λυσιτελέστερος signifie : « plus propice ensemble avec le soleil » (quand l'astre est *en conjonction*[2] *avec le soleil*). Il n'est même pas nécessaire de sous-entendre ἀνθρωπίνῳ βίῳ (ou dans le texte latin *humanae uitae*), puisque cela va de soi[3]. On sait que les astres ne s'influencent pas les uns les autres, et d'ailleurs cela n'aurait pas d'intérêt, la seule question qui se pose étant relative à leur influence sur la vie humaine. La construction grecque σὺν ἡλίῳ, etc. est donc très correcte. On pourrait donner à σύν son sens fort : « avec l'aide de », cf. σὺν τοῖς θεοῖς = avec l'aide des dieux. Σύν ἡλίῳ λυσιτελέστερος n'est pas l'équivalent de ἡλίῳ λυσιτελέστερος. — *c*) Les fautes *utriusque* (pour *utrique*) et ἑκατέρων (pour ἑκατέρῳ) ne prouvent rien parce que, à mon avis, elles sont indépendantes. Elles peuvent s'expliquer séparément : ἑκατέρων est enclavé dans une série de génitifs pluriels[4].

4) Il y a des différences importantes entre le texte latin et le texte grec. Il conviendrait de les étudier une à une. J'en signale quelques-unes :

a) Dans l'énumération des nombres harmoniques, on a dans le texte latin *epogdous* $\left(\frac{9}{8}\right)$, et dans le texte grec σπονδεῖος (rapport $\frac{1}{1}$, le spondée étant le type du γένος ἴσον). La différence est très importante. Il se pose

1. En effet, *accommodatior* ne se construit pas avec *cum*, mais avec le datif (c'est le *dativus commodi*); cf. *Thesaurus l. latinae*, I, col. 335. Quand il y a une préposition (*in*, *ad* ou *cum*), il s'agit d'un complément circonstanciel : point de vue ou accompagnement (avec *cum*).

2. J'emploie ce terme dans le sens technique ancien : il s'agit d'un rapport mathématiquement défini d'après la théorie des « contre-ombres » (*antiscia*) ou plutôt des contre-radiations, et c'est justement sur cette théorie qu'était fondé le système de Ptolémée : *Ptolomaeus nullam aliam rationem sequitur nisi antisciorum* (Firmicus Maternus, *Mathesis*, 2, 29, § 2). La terminologie a changé : les anciens parlaient d'astres CONIUNCTI *trigonica uel quadata uel diametra uel exagona radiatione* (Firmicus Maternus, *Ibid.*, 2, 29, § 9); ces mêmes « aspects » sont nommés dans l'astrologie keplérienne : le trine, le quadrile, l'opposition, le sextile, et on réserva le terme *conjonction* pour le rapport (l'angle) 0°.

3. Comparer dans le texte même de Macrobe : « Iouis tamen stella *cum sole accommodatior est* et Veneria cum luna, atque ideo *uitae nostrae magis commodant.* »

4. Sur ce genre de faute, cf. L. Havet, *Manuel de critique verbale*, § 497, et R. Klotz, *Grundzüge altrömischen Metrik*, p. 25-26.

à ce sujet une foule de questions. C'est toute la question des nombres ou rapports rationnels et irrationnels (μετὰ λόγου, ἄλογοι). Cette doctrine, on le sait, intéresse au même titre la métrique, l'astrologie et l'histoire des mathématiques, voire même la philosophie (distinction des « désirs » [ἐπιθυμίαι] en rationnels et irrationnels proposée par le philosophe-géomètre qu'était Platon). Le point de départ de ces distinctions est dans la géométrie euclidienne, et non dans la théorie des nombres, comme on serait tenté de le croire; sur cette dernière, cf. l'ouvrage récemment traduit en français de Tobias Dantzig, *Le nombre* (ouvrage de mathématiques, mais qui contient une intéressante partie historique).

b) Le titre de l'ouvrage de Plotin (*Ennéades*, II, 3) est rendu en latin par *si faciunt astra*, en grec par ὅπως ποιεῖ τὰ ἄστρα. Le titre latin est plus proche du vrai titre εἰ ποιεῖ τὰ ἄστρα. Cela prouve : α) que le traducteur grec a non seulement mal traduit, mais a, en outre, négligé de se reporter à l'ouvrage même de Plotin, dont il donne cependant des extraits; β) qu'il n'a pas très bien saisi la pensée de Plotin, puisque celui-ci pose la question « si les astres agissent » et répond *négativement*, tandis que le traducteur grec, en posant la question « comment agissent les astres » suppose la première question résolue affirmativement.

5) L'opinion de Plotin est rapportée en style *indirect*. Mais il y a deux indicatifs dans le texte latin comme dans le texte grec. Comment expliquer les indicatifs latins? S'agit-il de parenthèses ajoutées par l'auteur? Rien ne permet de le supposer. Autre difficulté (§ 24) : *conuersatio tamen nostra et prouentus actuum...* REFERTUR. Le texte grec : ἡ μέντοι ἡμετέρα ἀναστροφὴ καὶ αἱ τῶν πράξεων προκοπαὶ... ἀναφέρονται semble indiquer que le modèle latin portait *referuntur*.

6) Il est très exact qu'avant le dernier mot du texte grec (εἰδότες) il faut introduire une négation. Le *cursus* montre qu'à cet endroit il manque une syllabe *atone*. Par conséquent, je crois que la négation doit être οὐκ et non pas μή, comme le veut le P. Henry, p. 171. En effet, voici le sens général du passage : les oiseaux annoncent l'avenir sans le connaître (οὐκ εἰδότες, négation réelle, objective); on doit donc inférer qu'il en est de même des astres, et par conséquent on doit admettre que rien de ce qui arrive aux hommes n'est l'effet de leur pouvoir propre (μηδὲν... συμβαίνειν, négation hypothétique). C'est à peu près comme s'il y avait : ὑποκείσθω μηδὲν... συμβαίνειν. Au contraire, μὴ εἰδότες rendrait le passage tout à fait incompréhensible : cela aurait pour effet de rendre la négation conditionnelle, et il s'établirait une sorte de corrélation entre le fait d'ignorer l'avenir et celui de le prédire : les oiseaux annonceraient l'avenir toutes les fois qu'ils l'ignoreraient (μὴ εἰδότες serait à peu près l'équivalent de ὅταν μὴ εἰδῶσιν).

En bref, il me semble que l'hypothèse d'un modèle commun n'est pas exclue et que, pour la citation de Ptolémée, il n'y a aucune raison pour

douter de la véracité de Macrobe, lorsqu'il nous assure qu'il a tiré ce passage uniquement de l'ouvrage de Ptolémée (*Comm. in Somn. Scip.*, I, 20 : « in medium proferam rationem *apud unum omnino quod sciam lectam. Num Ptolomaeus in libris tribus quos de harmonia composuit...* », et plus loin *inquit* suppose une citation plus ou moins fidèle). Malheureusement le passage de Ptolémée, qui devait se trouver à la fin de son IIIe livre sur l'Harmonie, manque (voir la récente édition de Ingemar Düring, Göteborg, 1930). Mais il est très probable que Lydus connaissait les ouvrages de Ptolémée qu'il cite une seconde fois (*De mensibus, Augustus*, § 116), sans rien emprunter à Macrobe.

Quant à la citation de Plotin, je dois faire remarquer que c'est le seul endroit où Lydus le cite. Il est donc probable que c'est le texte de Macrobe qui a inspiré Lydus sur ce point.

Mathieu NICOLAU.

II

QU'EST-CE QUE L'*ALBIS*?

Dans son intéressant article publié ci-dessus (p. 203 et suiv.) sur l'*Albis* chez Claudien et Sidoine Apollinaire, M. Loyen cite de Claudien :

1° Deux passages (*Carm.* VIII, 452; X, 278) où *Albis* désigne l'Elbe;

2° Un troisième passage (*Carm.* XXI, 226) où *Albis* désigne non pas l'Elbe ni un cours d'eau quelconque, mais certainement une chaîne de montagnes, qui est « l'Alpe de Souabe » pour Mommsen (cité p. 205, n. 5) et pour M. Jullian (cité p. 205 et suiv.).

Quant à Sidoine Apollinaire, il a employé *Albis* une fois pour désigner l'Elbe (*Carm.* XXIII, 244, cité par M. Loyen p. 210, n. 3) et une fois pour désigner l'Alve, sous-affluent de la Meuse :

> ... Chattumque palustri
> Alligat Albis aqua (*Carm.* VII, 390 et suiv.).

Ici, *Albis* ne désigne certainement pas une chaîne de montagnes : M. Loyen l'observe avec raison (p. 207, n° 4); il ne désigne pas non plus l'Elbe, bien que M. Loyen se croie autorisé, par une étude sagace des sources de son auteur, à lui prêter cette « ânerie géographique ». Mais, en fait, Sidoine ici parlait de son beau-père et de son pays : pour savoir derrière quelle rivière son beau-père avait arrêté les Cattes, Sidoine n'avait besoin de consulter ni Claudien, ni Tacite, ni Florus, ni aucune autre source que son beau-père lui-même; or, Avitus ne peut